



HAL
open science

L'horizon d'attente à l'épreuve de la guerre

Benjamin Gilles

► **To cite this version:**

Benjamin Gilles. L'horizon d'attente à l'épreuve de la guerre : lire Le Feu d'Henri Barbusse, 1916-1918. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2015, Journée d'étude Henri Barbusse et Le Feu, 8 novembre 2014, Musée de l'Armée, 4, pp.883-892. hal-03208370

HAL Id: hal-03208370

<https://hal.science/hal-03208370>

Submitted on 26 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'HORIZON D'ATTENTE À L'ÉPREUVE DE LA GUERRE : LIRE *LE FEU* D'HENRI BARBUSSE (1916-1918).

BENJAMIN Gilles

Conservateur, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC)

Le XX^e siècle est souvent perçu, dans la mémoire collective, comme « l'ère des témoins », pour reprendre l'expression d'Annette Wieviorka construite pour qualifier la prise de parole après 1945 des anciens déportés¹. L'étude de François Azouvy, qui porte notamment sur l'édition de récits de survivants de la Shoah, confirme cette sentence. Mais on pourrait tout à fait faire débiter cette période au déclenchement de la Grande Guerre. À partir d'août 1914, on assiste en effet à une véritable explosion du témoignage édité. Dès les premiers jours des hostilités, la presse diffuse des récits de soldats et d'officiers. Il s'agit souvent d'extraits de lettres – réelles ou fabriquées, on ne peut savoir – décrivant les premières rencontres avec l'ennemi et les combats en des termes héroïques et patriotiques. Ces récits glorieux qui couvrent souvent la première page des grands quotidiens nationaux ont pour ambition de galvaniser la nation, de la conforter dans l'idée d'une victoire proche sur l'envahisseur allemand et d'apporter des certitudes sur la capacité de l'armée française à vaincre. Les travaux qui évoquent la propagande en 14-18 insistent souvent sur le contenu outrancier de ces articles, expliquant par exemple aux lecteurs que les balles allemandes ne pénètrent pas les uniformes français ou que les obus adverses n'explorent pas. Le plus remarquable est que ce type d'aberrations est autant l'œuvre de journalistes non mobilisés que de combattants eux-mêmes. Mais il faut comprendre que les discours du début de la guerre, les attentes collectives et les représentations du combat empruntent à un imaginaire culturel, volontiers héroïque, tourné vers les campagnes épiques napoléoniennes ou le sacrifice héroïque des soldats de 1870².

Le monde éditorial réagit également très vite. Le premier récit de guerre est édité en décembre 1914, ce qui est très rapide si l'on considère l'importante désorganisation rencontrée par le secteur depuis le début des hostilités. La mobilisation d'un nombre important d'acteurs de la chaîne du livre, des auteurs aux ouvriers typographes, l'invasion du nord du territoire où sont implantés beaucoup d'imprimeurs, la menace d'une prise de Paris qui fait fuir certains éditeurs sont autant d'éléments qui bouleversent l'économie du livre. Celle-ci échappe peu à l'emprise de la guerre et les maisons d'édition vont participer, à part variable, à cette lutte qui est aussi culturelle. Dans ce contexte, et en reprenant les critères adoptés par Jean Norton Cru dans son étude critique *Témoins*³, 340 ouvrages sont publiés entre 1914 et 1918. Cette production est le résultat, en partie, de la présence, pour la première

¹ Annette Wieviorka, *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

² Arndt Weinrich et Benjamin Gilles, *Une guerre des images : 1914-1918, France-Allemagne*, Paris, La Martinière, 2014, p. 52.

³ Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique de souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, 1929, p.9-12.

fois dans l'histoire, d'un nombre important d'écrivains, pour reprendre la terminologie de Roland Barthes. Les hommes qui partent rejoindre le front à partir d'août 1914 sont tous passés par le système scolaire de la III^e République et sa politique d'alphabétisation massive et ont tous la pratique des codes épistolaires. Même si tous ne maîtrisent pas le français comme les intellectuels mobilisés ou engagés, la plupart sont en mesure de raconter ce qu'ils vivent. Or la dimension exceptionnelle du conflit, par son échelle rapidement mondiale, le nombre d'hommes et de nations impliqués et sa violence, est vécue comme un événement exceptionnel, inédit. La volonté de témoigner, de raconter sa participation à l'histoire en train de se dérouler et de comprendre – surtout pour les civils restés à l'arrière – est un élément essentiel dans l'éclosion et la diffusion du témoignage combattant.

Il faudrait toutefois apporter quelques nuances. D'abord, 340 récits édités sur près de 8 millions d'hommes mobilisés, cela représente finalement assez peu. C'est très peu même si l'on considère la production littéraire ou documentaire de la Grande Guerre. Mais il est une autre réalité qui contrebalance ces faits : l'intérêt massif du lectorat pour ce genre. L'attribution des prix littéraires et les ventes constituent deux bons observatoires pour rendre compte de ce phénomène. Entre 1915 et 1918, tous les prix Goncourt sont par exemple décernés à des témoignages et, effet peut-être corollaire de ces distinctions, la littérature combattante devient un genre à succès : *Gaspard* (1915) de René Benjamin, *Le Feu* (1916) d'Henri Barbusse sont vendus, durant la période, à plus de 250 000 exemplaires chacun. Leur succès tient à l'existence de temporalités différentes à l'intérieur de la guerre et d'attentes de la part des lecteurs qui évoluent et se reconfigurent parallèlement à une guerre qui semble, pour les contemporains, de plus en plus interminable. Aussi, si *Gaspard* en 1915 correspond à l'image que la société française se fait de ses combattants, joviaux, intrépides et sacrifiant tout pour la victoire, cette représentation ne tient plus après l'échec de la bataille de Champagne en septembre 1915, après les batailles coûteuses de Verdun et de la Somme. Cette évolution des horizons d'attente explique ainsi, en partie, le succès immédiat en 1919 des *Croix de bois* de Roland Dorgelès, le roman du deuil de masse, qui caractérise la société française au sortir de la guerre.

Mais, le succès du *Feu* de Barbusse constitue le meilleur exemple de ce déplacement. Il est d'abord indéniable que la diffusion du texte sous la forme de feuilleton dans *L'Œuvre* lui a assuré une publicité sans précédent. Le feuilleton est, en effet, un genre très populaire⁴ et la diffusion de la presse, tant à l'arrière qu'au front, constitue une courroie littéraire importante. Le registre de langue utilisé par Barbusse, son vérisme sont autant d'explications au succès de son livre. Il est aussi un des premiers à tenter de raconter la guerre sous son jour le plus vrai, dépouillé de tout héroïsme. Mais ce n'est qu'un parmi d'autres et l'on peut citer la publication au même moment de textes majeurs sur l'expérience combattante, ceux de Maurice Genevoix (*Sous Verdun*, 1916), de Robert Dubarle (*Lettres de guerre de Robert Dubarle*, 1918) ou de Paul Lintier (*Avec une batterie de 75. Ma pièce*, 1916) qui seront des succès de librairie, mais dans des proportions moindres et sur un temps plus long. Or, *Le Feu* est un succès immédiat. Pour quelles raisons ? Derrière l'explication des caractéristiques de l'œuvre de Barbusse (la langue, la diffusion sous forme de feuilleton), il convient d'interroger la plasticité d'un texte, qui semble avoir eu, une capacité unique à épouser les différentes attentes des lecteurs qui se sont faites jour entre 1916 et 1918. Si séparer le front et l'arrière

⁴ Anne-Marie Thiesse, *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Editions du Seuil, 2000, p.84.

s'avère commode pour distinguer les attentes des lecteurs, il convient toutefois de ne pas perdre de vue que les conséquences de l'expérience de la guerre sur les pratiques de lecture sont certes différentes entre ces deux univers⁵ mais qu'elles ne sont loin d'être étanches et de former deux environnements clos. Les quelques 130 lettres reçues par Barbusse et déposées à la BnF, qui constituent notre corpus d'étude montrent l'existence d'attentes différentes entre les soldats et les civils mais aussi de fortes similitudes.

LA FORCE DU CONTEXTE

Avant de se pencher sur la réception du *Feu*, il convient d'abord de questionner le succès du livre, de comprendre pourquoi celui-ci, en plus des facteurs décrits plus haut, s'impose dès 1916 comme le récit de la Grande Guerre. Il n'est pas anodin, à cet égard, de revenir sur le contexte de la publication du *Journal d'une escouade* sous forme de feuilleton dans *L'Œuvre*. Lorsque paraît la première livraison, le 3 août 1916, l'espoir de percer le front allemand sur la Somme s'est évaporé. Depuis plus d'un mois, les Britanniques et les Français ont débuté une vaste opération militaire qui s'est très rapidement enlisée⁶. Cet échec condamne toute sortie immédiate et victorieuse de la guerre et signifie la perspective d'une nouvelle année de conflit, sans assurance que les combats se terminent pour autant. Et effectivement, l'année 1917 sera marquée par une forte usure de la cohésion nationale, avec la multiplication des grèves et un ras le bol croissant des soldats ainsi que le montrent les correspondances analysées par le contrôle postal. Les premières traces importantes de cette lassitude s'observent dès 1916, avec le sentiment de plus en plus partagé d'une guerre interminable et d'une situation politique et militaire complètement bloquée. Avec la révolution de février 1917 l'entrée en guerre des Américains en avril puis la Grande lueur à l'Est même si l'image du nouveau régime est peu claire⁷, l'espoir d'une société meilleure et d'une issue prochaine se fait jour. Ces attentes mobilisent les midinettes à l'arrière et les soldats sur le secteur du Chemin des Dames au printemps. Les lettres en provenance du front insistent sur la justice et sur l'égalité.

Parfois antimilitaristes, tournées contre les profiteurs de guerre, ces attentes ne conduisent pas forcément au pacifisme. La remobilisation de la société civile et des combattants au moment où les Allemands percent le front occidental au printemps 1918 le montre. Néanmoins, on ne peut occulter le fait – ce qui n'est pas contradictoire – que le désir de paix est en même temps très présent. Cet arrière-plan mental, qui mêle usure, attente d'une paix, victoire militaire, renouveau politique et social, anime les lecteurs de 1916-1918. Il constitue un terreau très favorable à la réception du *Feu* de Barbusse, mais n'est toutefois pas suffisant pour expliquer son succès. Le style propre du texte, que l'on trouve déjà présent dans *L'Enfer* (1908), le vocabulaire tiré du parler des tranchées⁸, les descriptions très réalistes

⁵ Nous renvoyons ici à notre étude *Lectures de poilus, 1914-1918. Livres et journaux dans les tranchées*, Paris, Autrement, 2013, p. 112-150.

⁶ Alain Denizot, *La Bataille de la Somme. Juillet - novembre 1916*, Paris, Perrin, 2006, p.163-175.

⁷ Sophie Cœuré, *La Grande Lueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique, 1917-1939*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 30.

⁸ Anne-Marie Gaydier, « Du témoignage au récit symbolique. Le récit de guerre et son dispositif énonciatif », in *Ecrire la guerre* (Etudes réunies par Catherine Milkovitch-Rioux et Robert Pickering), Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2000, p.79-85.

ainsi que le sentiment de faire le récit d'une expérience vraie sont autant d'éléments qui plaisent particulièrement à l'arrière. C'est que Henri Barbusse est un des premiers écrivains à mettre les événements vécus par des millions d'hommes dans un récit ordonné et compréhensible pour ceux qui ne voient la guerre qu'à travers des lectures ou les actualités cinématographiques. Une des clés du succès de Barbusse est donc très certainement à chercher dans la capacité du *Feu* à transmettre la violence de la guerre, la peur qui habite les soldats et la dimension si extraordinaire du conflit.

Cette faculté du *Feu* à réaliser la médiation entre l'expérience combattante et sa narration a capté l'attention d'un autre écrivain combattant, Léon Werth. Son témoignage accorde une place très grande à la question de la réception et de la lecture. Il note ainsi à propos des pratiques liées à la lecture des journaux :

Sortant de la boue où ils [les soldats] n'ont rien entendu que des éclatements et de sifflements, où ils n'ont rien vu que des trous et des fossés, où ils ont pataugé selon l'avance ou le recul du troupeau, ils racontent selon ce qu'ils ont lu, selon les récits de journaux. [...] Mais dans les récits des journaux ils trouvent une explication. Ils la plaquent sur le froid, la boue, la nuit, les morts. Elle donne un sens logique à leurs pas hésitants dans cette glue faite de terre mouillée, d'excréments et de morts⁹.

Face à une guerre d'une intensité jusqu'alors inconnue et qui ne trouve aucune comparaison avec les conflits précédents, la lecture produit ainsi du sens et de l'intelligibilité, non seulement pour les civils mais aussi pour les combattants. Elle s'adapte aussi aux imaginaires de la guerre qui ne cessent d'évoluer entre 1914 et 1918, transformant ainsi progressivement la représentation du front.

LE FEU, TÉMOIN DE LA RECONFIGURATION DES ATTENTES À L'ARRIÈRE

La publication du *Feu* est ainsi un bon exemple non seulement de l'évolution de l'horizon d'attente social des lecteurs, pour reprendre le concept développé par Hans-Robert Jauss¹⁰ mais aussi de l'adaptation de la censure. On peut en effet s'étonner aujourd'hui, avec notre vision pacifiste du roman, qu'un tel récit ait pu passer à travers les ciseaux des censeurs. Henri Barbusse se plaignait parfois des suppressions imposées dans *L'Œuvre* mais s'étonnait autant que la censure laisse par exemple « traiter Millerand de salaud¹¹ ». Il était surtout agacé par les coupes réalisées par le journal¹², avant même que les autorités militaires n'aient connaissance du texte. Contacté dès juillet 1915 par Gustave Téry, le directeur de *L'Œuvre*, Barbusse fait le choix conscient de publier dans un journal pour le moins critique à l'égard de L'Union sacrée et dont le ton est de plus en plus pacifiste. Malgré ses prises de position, le quotidien n'est pas toujours plus échoppé qu'un autre, signe que les consignes données aux censeurs se sont adaptées au contexte et ont évolué au cours de la guerre. Pour exprimer les choses de manière plus succincte, on ne censure pas les mêmes choses et de la même manière en 1914, en 1916 ou en 1918. Les autorités militaires intègrent dans leur rapport à l'édition et à la diffusion de l'information l'évolution et la pluralité des horizons d'attente.

⁹ Léon Werth, *Clavel Soldat*, Paris, Albin Michel, 1919 ; Paris, Viviane Hamy, 2005, p. 142.

¹⁰ Hans-Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

¹¹ Henri Barbusse, *Lettres de Henri Barbusse à sa femme, 1914-1917*, Paris, Flammarion, 1937, lettre du 8 septembre 1916, p. 216.

¹² *Ibid.*, lettre du 20 octobre 1916, p. 228.

Cette reconfiguration est particulièrement perceptible dans deux lettres reçues par Henri Barbusse. La première, datée de septembre 1916, est écrite par une mère dont les deux enfants sont mobilisés depuis 1914 :

Le plus jeune, mitrailleur au Bois-le-Prêtre a vécu 18 mois la vie des tranchées. Je vous dis cela pour vous faire comprendre avec quelle admiration émue, avec quelle reconnaissance je lis, dans *L'Œuvre*, votre « journal d'une escouade ». Il me semble que c'est la vie même de mon « petit » que vous faites passer sous les yeux avec une intensité de couleur et d'expression que vous seul pouviez rendre. Ce qu'on est convenu d'appeler « littérature de guerre » me fait mal ou me répugne. Votre livre, Monsieur, – car il paraîtra certainement sous cette forme –, est une bonne œuvre, une œuvre saine et forte. Je voudrais que ce livre fût un jour entre les mains de tous ceux qui auront vécu la Grande guerre ; entre les mains de toutes les mères qui lui auront donné leurs fils¹³.

Pour Marie Chauvel de Chauvigny, la lecture du *Feu* est un moyen de retrouver la guerre vécue par ses fils, d'expérimenter à travers le texte ce qu'ils vivent. Cette grille de lecture, très empathique, que l'on croise dans d'autres lettres du fonds conservé à la Bnf, voisine avec une autre, très différente. La lettre de Thérèse Mortier, écrite en juin 1917, montre que *Le Journal d'une escouade* a aussi été lu comme l'annonce d'un monde nouveau :

Vous ne voulez pas tuer l'Allemagne. Vous voulez tuer l'esprit de la guerre. Et c'est cela qu'il faut. On peut dire que c'est là que le combat commence. C'est cela qu'il faut. « Tuer dans le ventre de l'Allemagne ». Et aussi dans tous ceux que vous énumérez – et qui sont aussi dangereux que Guillaume II. L'esprit de la guerre, ce n'est pas sur le champ de bataille qu'il faut le combattre, c'est dans le domaine de l'esprit – par des livres comme le vôtre¹⁴.

La lecture du *Feu* est ici très politique, entre une dénonciation sans fard de la guerre, du militarisme des belligérants et l'attente quasi eschatologique d'une société totalement débarrassée de la guerre.

ET AU FRONT...

Les lettres reçues par Henri Barbusse en provenance du front témoignent elles aussi de l'existence de niveaux de lectures très différents. La plupart des soldats découvrent très certainement *Le Feu* à travers le feuilleton de *L'Œuvre*, qui est le cinquième journal le plus vendu dans la zone des armées¹⁵. Les chiffres de vente – on peut estimer à 10 000 le nombre d'exemplaires du quotidien écoulés – ne donnent qu'une indication basse du nombre de lecteurs quand l'on sait que la lecture de la presse est une pratique éminemment collective. Les ventes de *L'Œuvre* restent toutefois faibles au regard de celles du *Petit Parisien*, du *Matin*, de *L'Écho de Paris* et du *Petit Journal* qui monopolisent 95 % du marché du front. Mais elles sont significatives de la diffusion importante d'un contre-discours au discours dominant. L'exemple de la diffusion de *L'Œuvre* invite ainsi à nuancer le regard que nous portons sur les effets de la propagande en 14-18 et à sortir de l'idée d'une société passive ou complètement soumise au bourrage de crâne.

Si une bonne partie du succès du récit de Barbusse à l'arrière est lié à la volonté de comprendre ou d'imaginer la réalité de l'expérience combattante, on peut s'interroger sur les motivations des combattants. Pourquoi lire un texte qui dit le quotidien de la majorité des

¹³ Bibliothèque nationale de France, fonds Henri Barbusse, Manuscrit MF 3042, lettre de Marie Chauvel de Chauvigny, 13 septembre 1916.

¹⁴ *Ibid.*, Manuscrit MF 3151, lettre Thérèse Mortier, 11 juin 1917.

¹⁵ Benjamin Gilles, *op. cit.*, p.222-234.

soldats mobilisés ? D'abord, et le passage emprunté à *Clavel soldat* le met très bien en lumière, *Le Feu* est un moyen de mettre en mots l'expérience vécue par des millions d'hommes, de lui donner sens et de l'expliquer. La représentation et l'objectivation de la guerre par ses acteurs directs passent donc, pour partie, par l'expérience de la lecture. Critiquant très sévèrement les récits patriotiques, outranciers, les soldats sont en attente de textes qui parlent réellement de leurs conditions de vie et qui donnent à toucher leur réalité. D'où le fait, par exemple, que *Guerre et Paix*, figure parmi les ouvrages les plus lus. Les descriptions réalistes des combats de l'ancien officier Tolstoï engagé durant la campagne de Crimée, parlent littéralement aux combattants de 14. En ce sens, la lecture du *Feu* produit un sentiment d'identification entre ce qui est lu et vécu. Il n'est donc pas étonnant que, dans les quelques 250 récits de guerre publiés entre 1915 et 1928 et analysés par Jean Norton Cru¹⁶, plus de 10 % des témoins indiquent avoir lu *Le Feu*. Retrouver la guerre, montrer la vraie vie des soldats sous son jour le plus réaliste constitue un premier groupe d'attentes collectives, ainsi que l'exprime à Barbusse le rédacteur en chef du journal de tranchées, *L'Argonnaute* :

Enfin voici le premier roman né de la guerre qui dit l'évoquer exactement ! comme vos poilus sont vrais, sincères et si différents des fantoches de pur chiqué sortis de l'imagination des littérateurs de l'arrière ! En toute franchise si une œuvre, parmi les œuvres déjà publiées sur la guerre, doit rester, et synthétiser aux yeux des générations de demain le peuple morne des tranchées, c'est bien la vôtre¹⁷.

Cette lettre de la rédaction de *L'Argonnaute* met ici en évidence le rôle de médiation joué par le roman entre le front et l'arrière. Même si sa dimension littéraire ou son penchant pour l'exagération est critiquée par des combattants comme Édouard Cœurdevey ou Jean Norton Cru, *Le Feu* est considéré comme une œuvre de combattant, éloignée de la littérature de convention, produite à l'arrière. Dans les rapports complexes qui lient les pratiques de lecture de l'arrière et du front, cette qualité tempère largement, chez les correspondants de Barbusse mobilisés, les critiques. On comprend ainsi que des soldats comme Jules Isaac conseillent à leurs proches la lecture du *Journal d'une escouade*¹⁸ parce que c'est alors la seule œuvre qui permette aux civils de comprendre ou d'approcher l'expérience vécue par leurs proches et qui donne à percevoir l'organisation et le fonctionnement de la communauté combattante. S'il ne l'a certainement pas créée, le texte d'Henri Barbusse a indubitablement contribué chez les lecteurs du front à la conscience de l'existence d'une sociabilité particulière ou d'un esprit né au contact des tranchées.

Mais, une nouvelle fois comme pour la réception auprès des civils, ces angles de lecture voisinent avec une compréhension plus politique et sociale du *Feu*. Dans le monde combattant, la parabole politique du récit est aussi lue de manière différente. Deux lettres reçues au milieu de l'année 1918 illustrent cette pluralité de grilles de lecture. Toutes deux montrent l'évolution rapide des horizons d'attente et leur reconfiguration nées de la lecture du *Feu*. La première est écrite en juin par le soldat Georges Chaguias. Un bref rappel des événements militaires et politiques n'est ici pas inintéressant. L'Allemagne a engagé une série d'offensives qui ont permis d'enfoncer le front occidental sur de nombreux points. Pour la première fois depuis l'été 1914, la guerre de mouvement reprend mais surtout la patrie paraît

¹⁶ Jean Norton Cru, *op. cit.*,

¹⁷ BnF, fonds Henri Barbusse, Manuscrit MF 3042, lettre du 12 février 1917.

¹⁸ Jules Isaac, *Jules Isaac. Un historien dans la Grande Guerre : lettres et carnets, 1914-1917*, Paris, Armand Colin, 2004, lettre du 26 mai 1917, p.267.

véritablement menacée, Paris étant à portée des canons allemands à longue distance. C'est dans ce contexte que Georges Chaguias s'adresse à Henri Barbusse, remerciant d'abord ce dernier pour l'envoi de son livre : « Nous allons pouvoir passer de bons moments en attendant de donner le grand coup pour refouler l'ennemi et faire naître sur notre sol l'ère de "Paix" glorieuse qui aurait du toujours régner¹⁹. » Le discours de paix de ce soldat est ainsi conditionné par la défaite préalable de l'Allemagne. Il s'inscrit dans un schéma de pensée, couramment développé pendant la guerre dans la presse, dénonçant le militarisme allemand comme responsable du conflit. Ainsi, le bien-fondé du combat mené par la France n'est pas condamné par Georges Chaguias. Il est soumis à la nécessaire défaite de l'Allemagne, condition indiscutable à l'avènement d'une société pacifique. La lettre de Léopold Vézon, envoyée à Barbusse en août 1918, traduit un état d'esprit différent. Depuis la fin juillet, les alliés ont déclenché une vaste contre-offensive qui fait plier les troupes allemandes. Pour simplifier, le contexte n'est plus à la défense de la patrie mais à la perspective d'une paix victorieuse qui ouvre de nouveaux horizons. C'est ainsi que s'exprime Léopold Vézon :

À l'heure où tous les forbans éhontés d'une certaine presse stipendiée par le hideux capitalisme hurlent sans répit, jaloux de votre jeune et pure gloire, vous couvrant d'injures les plus viles et les plus malpropres, je considère comme un devoir sacré, moi, combattant authentique, de vous crier combien mon admiration pour votre œuvre d'épuration sociale est grande et sincère, pour avoir osé, en face de tant de menteurs officiels, grassement rétribués, clamer une vérité sans tache, sans réticence, aurore du jour, du grand jour qui va naître, et dont votre œuvre annonce le lever... Là-bas, au zénith rougeoyant²⁰.

La lecture de Léopold Vézon n'est pas attachée à retrouver ou mettre en mots l'expérience de guerre mais voit dans *Le Feu* une œuvre prophétique, annonciatrice de l'émergence d'une nouvelle société. Lire n'est ici plus un acte culturel mais une action politique.

Si l'on ouvre aujourd'hui un manuel d'histoire-géographie de classe de 3^e, on constate que c'est une grille de lecture pacifiste du *Feu*, proches des interprétations de Georges Chaguias et Léopold Vézon, qui s'est imposée à nous. Le roman de Barbusse est même très souvent perçu comme le modèle de cette littérature dénonçant la guerre. Ce ne fut pourtant pas toujours la représentation des contemporains de 1914-1918. Les horizons d'attente des lecteurs du front et de l'arrière furent beaucoup plus divers. Cela ne signifie pas pour autant que notre perception du *Feu* s'est simplifiée avec le temps, parallèlement à la victimisation croissante des soldats de la Grande Guerre dans la société²¹. Il y a d'autres facteurs à l'œuvre, dont un notamment qui semble avoir été négligé, celui de l'engagement politique de son auteur dans les années 1920. On peut en effet se demander si l'adhésion de Barbusse au communisme et à son pacifisme ne s'est finalement pas imposée à nous comme clé de lecture et de compréhension du *Feu*.

¹⁹ Bnf, Manuscrit MF 3042, Lettre de Georges Chaguias, 5 juin 1918.

²⁰ Bnf, Manuscrit MF 3151, lettre de Léopold Vézon, 24 août 1918.

²¹ Sur ce point, Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18. Retrouver la Grande Guerre*, Paris, Gallimard, 2000.